

# «MORT À LA SOCIÉTÉ BOURGEOISE, ET VIVE L'ANARCHIE»...

*Paroles d'Auguste VAILLANT, au pied de l'échafaud.*

Il va y avoir deux ans que de ces paroles, à l'aube, retentit la place de la Roquette.

La foule y était assemblée, contenue à une distance considérable de la guillotine par un déploiement de forces inusité.

D'ordinaire bruyante, en pareil cas, la bouche souillée d'obscénités et de blasphèmes, les yeux troublés par l'ivresse et les jambes flageolant sous la fatigue d'une expectative prolongée, cette foule était exceptionnellement silencieuse, recueillie, imposante.

Elle allait voir mourir un homme, oui, un homme dans toute l'acception du mot.

Son «*crime*» était connu. Il avait fait un bruit plus grand que celui de la bombe par lui lancée au Palais-Bourbon. Nul n'avait été, par son «*geste*», retranché du nombre des vivants. Et néanmoins, il allait payer de sa tête la terreur qu'il avait semée.

Deux amis, ayant appris dans la nuit la sinistre nouvelle, étaient venus m'éveiller; et j'étais là.

Que de pensées se succédaient dans mon cerveau! Je revoyais celui que j'avais connu cinq ou six ans auparavant: intelligence ouverte, cœur chaud, volonté d'acier; il était de complexion robuste et nerveuse; ses déterminations étaient promptes, vives étaient ses affections, aussi fortes ses haines. Il avait mené la vie de presque tous ceux qui naissent pauvres et les joues de l'enfant avaient jeûné de caresses, autant que son estomac de pain.

Elle était déjà loin, l'époque de ses premiers démêlés avec la magistrature; il avait eu faim - quelle faute! - et pris de quoi ne pas tomber d'inanition!

Il avait tâté de tous les métiers et de tous les climats. Nulle part il n'avait trouvé une «*patrie*», un coin de terre où il connût le bonheur, le bien-être.

L'espoir de manger à sa faim l'avait conduit en Amérique et la déception l'en avait expulsé.

Je le voyais de retour, ayant épuisé toutes les illusions, interrogeant le chemin parcouru et la route à suivre: partout d'infranchissables montagnes, des pics inaccessibles, des fondrières traîtresses, des précipices insondables; dans le ciel, le grondement de la foudre, la marche furieuse des nuages orageux; le voilà ruisselant, sous l'avalanche torrentielle de la pluie, secoué par le cinglement des vents déchaînés; aux alentours, pas une hospitalière maison où s'abriter, pas un refuge où se blottir contre la tourmente; et, à l'horizon, pas un coin d'azur, présage consolant du finissant cataclysme.

Longtemps, il avait fait comme tant d'autres, quand l'ouragan trop le serrait de près, il avait imploré cette Providence terrestre: la Loi, l'État, de qui les ignorants bornés attendent la fin de leurs souffrances, un allègement à leurs maux.

Mais, il avait fini par reconnaître que ces pièges dont la route est semée, ces précipices qui la bordent, ces tempêtes épouvantables, cette furie des éléments, c'est précisément la Loi, c'est l'État, c'est cette Providence terrestre qui les jette sur notre chemin: et, pénétré de la stérilité des supplications adressées aux *Législateurs*, rendu furieux par l'accumulation des désillusions éprouvées et des tortures subies, il renonça aux plaintes et aux oraisons et, recourut à la révolte, à la vengeance.

Puis... d'autres s'étaient levés avant lui, qui avaient frappé. On leur avait reproché de faire des «*victimes innocentes*» et l'on avait paru leur dire: «*prenez-vous-en aux coupables!*».

Et je le voyais s'introduisant un jour dans ce Palais où s'assemblent les hommes qui font les lois et gouvernent. Ah! les rôles vont être changés. C'est lui, maintenant, qui porte la foudre. Il la tient, là, sous son vêtement. Ils les tient, là, sous son regard, ces êtres qui disposent souverainement des autres et n'usent de leur pouvoir que pour labourer de leurs griffes acérées, les chairs meurtries des troupeaux humains.

Les connaît-il? Non. A-t-il quelque-raison personnelle d'en vouloir à ceux qui siègent aujourd'hui, plus qu'aux réunis d'hier ou aux assemblés de demain? Pas le moins du monde!

Mais c'est ici le temple de la Loi; c'est ici que la guerre est décidée; c'est ici que l'impôt est résolu; c'est par ces parlementaires que tous les besoins de l'individu sont prévus, réglementés et méconnus, c'est d'ici que sortent les lois, toutes de misère et d'oppression.

La foudre éclate; les murs du Palais habitués aux accents d'une éloquence moins retentissante sont traversés par le coup de tonnerre qui, porté par l'écho, se fait entendre aux quatre bouts du globe terrifié.

Vaillant, blessé, apprend qu'une quantité considérable de camarades sont ou vont être inquiétés. Il a agi seul, sans le concours de personne; son acte est sien; il veut que nul n'ait à en souffrir et il s'en proclame l'auteur.

Depuis près de deux mois, il est arrêté. Son attitude est restée ferme, sans faiblesse comme sans forfanterie; il a expliqué son action; la peine capitale a été prononcée contre lui; il attend la mort; il est prêt.

Et comme si j'avais accordé aux souvenirs qui se précipitaient dans ma pensée juste le temps qu'il fallait-je me rappellerai toujours cette étrange coïncidence, - la porte de la grande Roquette s'ouvrit à ce moment précis.

Vaillant parut, aussitôt dévoré par le regard de tous. Les poitrines haletèrent, tandis que lui, malgré les entraves de ses pieds et de ses mains, sa chemise blanche se détachant sur le gris crépusculaire d'un matin hivernal comme un flambeau dans la pénombre, le cou - ce cou qu'allaient déchirer les morsures de la guillotine - découvert par le ciseau de Deibler, l'estomac bombé et comme provoquant, promenait un regard fier et tranquille sur la foule.

Brusquement, sa marche rapide eut un arrêt et, de son cœur, sans peur, montèrent jusqu'à ses lèvres qui les proférèrent avec une force stupéfiante et un accent d'une inexprimable virilité, ces paroles inoubliables: «*Mort à la société bourgeoise et vive l'Anarchie!*».

Ses yeux, alors, se portèrent sur le fatal couperet. Vaillant sembla lui jeter un suprême défi. Ce couteau lui apparut sans doute comme l'image de la Société. Il s'était levé contre elle; il venait de pousser son dernier cri de haine; la Société se vengeait en le supprimant.

Dans la foule, un grand frisson courut, auquel, malgré l'habituelle indifférence des cœurs secs accoutumés à ce genre de spectacle, les «*professionnels*» eux-mêmes ne purent se soustraire.

Un silence religieux planait; tous ceux qui étaient là sentaient et comprenaient que celui qui venait d'expirer n'était pas un malfaiteur, et le mot de martyr circulait sur les bouches, tandis que dans bien des yeux brillaient des larmes d'indignation.

Moi, c'était la première fois que j'assistais à une exécution, et au lieu de sentir dans mon cœur de la pitié pour l'ami qui venait de disparaître, au lieu d'éprouver quelque horreur de cette ignoble scène, je fus gonflé d'un immense et légitime orgueil.

J'avais oublié l'ami; je n'avais pas observé ce qu'il y a de révoltant dans cette exécution d'un homme par un autre exerçant une fonction, je n'avais vu que le libertaire tombant sur l'échafaud comme le guerrier sur un champ de bataille. Je rapportais tout à «*la cause*». - Je suis bien sûr qu'à cette minute suprême, Vaillant n'a pensé qu'à Elle, - et je me disais: «Faut-il qu'elle soit puissante, cette Idée, pour que, au seuil de la mort, on la clame d'un verbe si retentissant!

«On peut tomber aussi courageusement que Vaillant, on ne saurait mourir avec plus d'intrépidité!».

Et je me sentais fier d'être anarchiste!

Les dernières paroles prononcées par le guillotiné du 5 février 1894 sont tout un testament. Elles contiennent un cri de haine: «*Mort à la société bourgeoise!*», et un cri d'amour: «*Vive l'Anarchie!*». La première partie de cette parole d'un mourant, signifie: «*Tout à bas!*». La seconde veut dire: «*Tout debout!*».

On serait tenté de croire que, placé aux confins d'une vie qui disparaît et d'une existence qui commence - car rien ne meurt, tout se métamorphose - l'homme embrasse d'un coup d'œil synthétique le passé, le présent et l'avenir.

«*Mort à la Société bourgeoise!*», c'est l'ultime regard de vengeance à tout ce qui, depuis des siècles, torture les humanités, déprime les générations, supplicie les individus. C'est la fin de ce qui a été, de ce qui est.

«*Vive l'Anarchie!*» c'est l'évocation magique de ce qui sera un jour: la liberté, l'abondance, la concorde, le rayonnement de l'Être, l'épanouissement des Individus, la félicité universelle!

Que meurent les hypocrisies, les lâchetés, les despotismes, les misères, qui tuent le bonheur; et que naisse un milieu social de bonté, de beauté, d'amour, de joie et d'harmonie!

Tel est le sens de ces paroles qui valent mieux que les plus éloquents discours et qui résument magnifiquement nos colères et notre Idéal.

Il est cinq heures du matin, c'est l'heure à laquelle on m'éveilla, il y a deux ans.

De Vaillant, il me reste la fille. Elle est dans la pièce voisine, sur un petit lit de fer, elle dort à poings formés. Repose en paix, enfant.

Je voulais, ces jours-ci, la mettre quelque part en pension; dès qu'on a su que tu étais sa fille, on t'a refusée. Que diraient les parents des fillettes s'ils apprenaient que leurs enfants sont élevées avec celle d'un guillotiné?

Tant mieux; je le garde auprès de moi, auprès de nous; nous continuerons à entretenir dans ton jeune cœur les sentiments que ton père eût voulu y semer. Nous t'enseignerons à être fière de lui autant qu'enfant puisse l'être; au milieu de nous qui te chérissons tous, tu apprendras, en l'en imprégnant, le sens exact et élevé de ces paroles: «*Mort à la Société bourgeoise et vive l'Anarchie!*».

**Sébastien FAURE.**

-----